

**Mino Faïta**

Salvina  
venue de la mer

*Editions de l'Astronome*

## *La délinquante*

*« Aujourd'hui, quatorze avril mille neuf cent cinquante, nous soussignés [...] gendarmes à la résidence de Bourg-Saint-Maurice, département de la Savoie, revêtus de notre uniforme et conformément aux ordres de nos chefs, en patrouille de surveillance dans la zone assignée par nos chefs, nous avons contrôlé l'identité d'une personne étrangère au pays, avons constaté qu'il s'agissait d'une italienne ayant franchi clandestinement la frontière pour rejoindre la France. Elle est porteuse de quelques effets personnels dont des vêtements d'homme, de ses documents d'identité ainsi que de la somme de sept mille trois cent cinquante lire. Elle nous a déclaré :*

Je me nomme Zafferano Salvina, célibataire, sans profession, nationalité italienne, née le sept juin mille neuf cent trente à Biancavilla, province de Catane, Italie. Je ne sais ni lire ni écrire le français, jamais condamnée. J'ai franchi la frontière franco-italienne par le col de la Seigne, dans la nuit du treize au quatorze avril 1950. Je viens en France pour trouver du travail. Lecture faite, je persiste et signe.

## *Salvina venue de la mer*

*Le fait ci-dessus constituant une infraction prévue et réprimée par les articles 5 et 19 de l'Ordonnance du 2 novembre 1945, nous avons déclaré à Zafferano Salvina que nous l'arrêtons au nom de la Loi en flagrant délit d'immigration frauduleuse.*

*Conformément aux circulaires de Monsieur le Préfet de la Savoie, nous nous sommes mis en relation téléphonique avec Monsieur le Commissaire des Renseignements Généraux de notre circonscription. Il nous a été répondu de laisser la délinquante en liberté à condition qu'elle manifeste par ses actes sa réelle volonté de travailler et de respecter les lois de notre pays. Elle restera en attente d'instructions ultérieures.*

*Après lui avoir remis ses biens confisqués, cette étrangère a été remise en liberté pour se rendre à Hautmonts en compagnie de Monsieur [...] restaurateur en cette commune, présent ici en qualité de témoin.*

*Fait et clos à Bourg-Saint-Maurice, les jours, mois et an ci-dessus. »*



# Chapitre 1

## L'appel

« *A chiamata, a chiamata, vinni a chiamata !* » L'appel, c'est l'appel, l'appel est arrivé ! Turi courait le long de la rue principale de Sant' Alfio brandissant comme un trophée la lettre de l'*ufficio de collocamento*, l'agence de placement de la main d'œuvre de Catane. Depuis la fin de la guerre, l'appel arrivait deux à trois fois par an, mais le plus vorace était celui du printemps, quand la nature, reprenant ses droits, disait plus fort encore sa faim de bras dans cette Europe dévastée par six années d'un conflit gigantesque. Pour les vieux habitants de Sant' Alfio le printemps était devenu la mauvaise saison, c'était lui et non plus l'hiver qui organisait le désert.

D'appel en appel, le petit village sicilien situé sur les derniers contreforts de l'Etna pris en étau par des restes de lave et une poignée de châtaigniers se vidait de ses forces vives. L'appel était une ponction régulière, attendue et redoutée, le *pizzo*\* humain que prélevaient tout à fait légalement, avec la complicité de l'État italien, les entreprises françaises, suisses, allemandes, en quête de bras jeunes, solides et dociles de préférence. Comme à l'accoutumée *mastro* Filadelfo, le barbier sortait de sa boutique pour interpeller *mastro* Cirino le boulanger d'en face.

« *Mastro Cirino ! nisciti, nisciti !* », Maître Cirino ! sortez, sortez ! et le vieux boulanger sans surprise montrait sa tête à la fenêtre du laboratoire pour entendre la énième imprécation du barbier :

---

\* *Le pizzo est une taxe extorquée par la mafia sur toute activité économique exercée sur un territoire déterminé.*

*Salvina venue de la mer*

« *Ancora na' carrettata* », encore une charrette qui s'en va mon ami, encore une. Bientôt il ne restera plus personne, non pas pour leur couper les cheveux ou leur vendre du pain, mais même pour nous conduire au cimetière. Je vous dis qu'on crèvera sur place et il n'y aura plus personne pour nous enlever de là ».

Habitué aux jérémiades de son voisin, *mastro* Cirino tentait de le calmer en utilisant les deux ou trois arguments qu'il avait rassemblés non sans peine depuis longtemps : « Ne vous lamentez pas, avec l'argent qu'ils nous envoient, ils permettent à vos clients de se faire raser et à moi de leur vendre du pain ! Alors... »

« Oui, peut-être, mais un jour il n'y aura plus personne et alors ce sera fini. Eh ! que ce sera fini ! Ni barbe, ni cheveux, ni pain ! »

« Et si c'est fini cela voudra dire qu'il n'y a plus de problèmes... »

Fier de sa sagesse, Cirino s'en retournait à sa farine alors que Filadelfo marmonnait encore entre ses dents. « S'il n'y a plus personne, à qui je vais couper les cheveux hein ! À qui ? Connard de boulanger ! » sentenciat le vieux Figaro en rentrant dans son salon dans lequel s'entassait un peuple de vieux badauds, un public impassible sur lequel il déversait sans danger toute sa bile.

« Ah ! sang de D... » poursuivait l'homme dans sa sempiternelle colère en levant le regard et les mains vers le ciel, « je ne sais ce qui me retient de lui dire ce que je pense de lui, de son fils et de tous les saints... »

« Mais fais-le Filadelfo, fais-le, dis-lui ce que tu penses une fois pour toutes ! Que veux-tu que ça lui fasse, de toute façon il s'en fout de nous autres. Crois-tu qu'il se souvient de nous avoir créés nous autres et cette terre ? Eh ! tu le crois vraiment... Il y a bien longtemps qu'il est devenu aveugle et sourd à nos misères » l'encourageait *mastro* Agrippino Minniti.

Dans cette boutique où l'occupation principale consistait à remuer sans cesse les cendres du passé, les malheurs envoyés ou non par le Ciel, cette soudaine animation était une bonne occasion de

songer à quelque chose de différent. Entassés dans le salon de *mastro* Filadelfo, la plupart adossés au mur du fond sous le crucifix, la photo de Palmiro Togliatti\* et une affiche de la Démocratie Chrétienne, depuis toujours, ces hommes sans avenir étaient capables de tenir d'interminables conversations sur les sujets les plus variés. À l'abri de ce qui aurait pu venir du dehors, de cette science qui n'était pas la leur, ils imaginaient mille questions et autant de solutions. Leur pouvoir était là, suppléant la connaissance par l'imagination ou par leur vécu d'hommes de la terre, ils pensaient le monde à l'échelle de leurs yeux, de leur cœur, de leur histoire. De leurs bouches surgissaient les voyages qu'ils n'avaient jamais faits, qu'ils ne feraient jamais. Du cœur à la tête, de la tête à la bouche, mélangeant espace et temps tournoyaient les images de pays et d'hommes inconnus auxquels ils donnaient les couleurs de leur vie. Comme dans leur jeunesse, les échanges demeuraient vifs. Mais avec l'âge était enfin arrivée la fraternité, cette sagesse nécessaire à la fin de leur vie. Terminées les guerres des mentons relevés, des regards de feu pour une femme ou une dot convoitée, pour un filet d'eau détourné. Des anciens affrontements demeuraient les verbes acerbes, ironiques, patrimonial mode de vivre ensemble, issu de leur terre, cette terre qui les courbait dès l'enfance les poussant à la soumission ou à la révolte. Un bouillonnement de sons accompagnant le vent, filant le long des ruelles de Sant' Alfio, incrustés aux murs de chaque maison, transformant leur histoire et leurs rêves en passe-temps.

Ce jour-là, on revisita les chemins de l'exil, la gigantesque Amérique, les rêves d'argent et de puissance. Les plus lucides évoquèrent le travail et une juste paie, puis, tous, sans surprise aboutirent à la France, la France cousine et ô combien lointaine. Comme à l'accoutumée chacun y mit du sien. Ce jour-là c'est *mastro* Calogero qui alluma la première mèche.

---

\* Togliatti a été membre fondateur, puis secrétaire du parti communiste italien.

« Ah ! la France » hasarda songeur le plus vieux des *Santalfiesi* présents sur les lieux, lui qui n'avait jamais mis les pieds au-delà d'Acireale.

« Et quoi la France ! » s'insurgea sec Agrippino Minniti, lui qui avait été mineur de fond dans le Pas de Calais et qui avait fait de la connaissance de l'Hexagone sa chasse gardée. « Que savez-vous de ce pays ? La France, la France, ça suffit pas de dire la France ! Il faut connaître, un minimum au moins... »

« Et toi qui sait toujours tout alors, dis-nous ce qu'est la France au lieu de nous prendre toujours de haut » renchérit *mastro* Rocco Febronia.

« La France, la France comment vous dire... » reprit-il professoral, « c'est d'abord un grand, beau et riche pays, riche de tout ! Riche parce qu'il y a de l'eau, de partout il y a de l'eau et s'il y de l'eau il y a du blé, de l'électricité, des fabriques, du travail... tout quoi ! »

« Boum ! » venant du fond de la salle, protégée par le poids du nombre, l'onomatopée retentissait régulièrement du fond du salon toutes les fois que l'on plaçait l'argument à la frontière de ce qui était possible de concevoir à Sant' Alfio. Ignorant l'anonyme provocation Agrippino Minniti poursuivit : « Et ce n'est pas tout. Les Français ce sont des révolutionnaires, des ré-vo-lu-tion-naires je vous dis ! Des vrais, pas comme nous qui ne faisons que parler, eux quand c'est nécessaire ils coupent même la tête des rois... »

« Ah bon ! parce qu'il y a une nécessité à couper la tête des rois maintenant. Il suffit de faire zac, zac, avec la tête d'un pauvre christ et on devient un grand et beau pays. Elle est bien bonne celle là... » dit d'un ton narquois *mastro* Filadelfo ajoutant le geste à la parole à l'aide du rasoir qu'il tenait à la main.

« Et ce pauvre à qui on a coupé la tête n'avait-il pas lui aussi une femme et des enfants ? » s'enquit *mastro* Placido Militella, le seul à qui des parents prophétiques avaient donné un prénom on ne peut plus ajusté. Jamais un mot plus haut que l'autre chez cet homme ché-



tif et tout en douceur. Don Placido aurait pu faire un vrai prêtre tant il paraissait innocent. D'ailleurs dans cette assemblée de forts en gueule il figurait parmi les rares que l'on vouvoyait.

« Don Placido, vous savez le respect que j'ai pour vous, vous savez que je ne voudrais vous offenser pour rien au monde, mais la femme d'un roi c'est la nation qu'il dirige et ses enfants c'est tout le peuple. Or, quand ce mari trahit sa famille quoi de plus naturel que de le faire disparaître de la surface de la terre ».

« Un délit d'honneur\* en quelque sorte. Comme ça se passe chez nous quand c'est la femme qui fait un faux pas... » dit *mastro* Calogero, à la recherche de repères accessibles à tous.

« Si l'on veut » se contenta d'ajouter Agrippino Minniti constatant que l'effort pédagogique fourni par l'ami Calogero avait porté ses fruits. « Eh ! oui la France, messieurs, la France ! Eux, n'ont plus besoin des prêtres pour vivre et espérer, le pays des droits de l'homme, de la liberté, de l'égalité et, et... »

« Et quoi encore professeur, allez quoi encore » relança ironique la voix du fond, décidée à mettre Minniti en difficulté.

« La fraternité » souffla *mastro* Venerando, l'homme que Filadelfo était en train de raser.

« Et ils appliquent tout ça les Français ? » questionna encore une fois l'innocent Militella.

« Pour sûr ! et même que c'est écrit sur les frontons de leurs mairies. Trente six mille fois, autant qu'il y a de mairies en France ! » tonna *mastro* Agrippino.

« On ne t'a pas demandé combien de fois ils l'écrivent ta formule, on veut savoir s'ils l'appliquent » insista Filadelfo. Encouragé

---

\* Était appelé délit d'honneur, l'homicide « réparateur » commis par un homme lorsque celui-ci considérait que la « faute » commise par sa femme, sa sœur ou sa fille, avait porté atteinte à son honneur ou à celui de la famille. Pour ce type de crime, l'article n° 587 du code pénal italien prévoyait une peine de prison très clémentine, trois ans en moyenne et plus faible encore si le crime était commis en situation de flagrant délit. La loi a été abrogée le 5 août 1981 à l'occasion du débat sur l'introduction du divorce jusque-là interdit en Italie.

par l'entêtement du barbier à aller vers le concret, Militella poursuivit d'un ton suave : « Avec toute cette égalité est-ce qu'ils mangent tous les jours de la viande les Français et est-ce la même pour tous ? Et le pain, comment est leur pain, est-ce que c'est le même pain pour tous, je veux dire blanc et non comme chez nous où le pain que tu manges a la couleur de tes mains, de tes ongles ? »

Agacé par tant d'arguties, indignes du discours généreux qu'il s'époumonait à dispenser à ce peuple ignare, toujours prêt à vivre au sous-sol quand lui l'invitait à se hisser près des étoiles, Agrippino ne lâcha pas prise pour autant : « Mais qu'est-ce j'en sais moi s'ils appliquent tout ça d'un coup, par petits bouts, s'ils mangent tous le même pain et si c'est tous les jours ou tous les mois qu'ils mangent la même viande. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a du travail et que si tu travailles on te paie. C'est pas les droits de l'homme ça ? Et quand les valets de vos latifundistes venaient vous chercher pour la cueillette des olives ou les vendanges, ils vous le payaient le juste prix de votre labeur ? En revanche, quand vos enfants partent et vous envoient de l'argent, vous les touchez bien les droits de l'homme, non ? »

L'argument avait du poids et imposa le silence.

Conscient qu'il était en train de gagner définitivement la bataille, Agrippino Minniti lança un dernier assaut : « Et nous qu'est-ce qu'on a sur les frontons de nos mairies, hein, qu'est-ce qu'on a ? Des crucifix de partout on a, et des prêtres en soutane qui nous racontent des histoires à dormir debout ! Et les processions d'été pour avoir de la pluie, hein ! vous le savez bien que l'on fait rire la moitié de la planète avec ces histoires-là. L'eau nous l'avons, elle coule sous nos pieds, il faut aller la chercher. C'est pas avec les cierges et les incantations à Sainte Rosalie que l'on a de l'eau, c'est avec des foreuses, des puits et des aqueducs. Allons chercher cette eau et nos enfants ne partiront plus et vous pourrez leur vendre du pain et leur couper les cheveux. Si on avait de l'eau on n'aurait pas besoin d'avoir trois saints protecteurs. Vous vous rendez compte que nous sommes

sans doute la seule paroisse d'Italie à avoir besoin de trois saints protecteurs ? Sant' Alfio, San Filadelfo et San Cirino ! Cela en dit assez sur notre pauvre sort ».

À ce stade Minniti espérait le k.o. Avec l'Église, les prêtres et la politique au milieu, l'échange était devenu plus délicat, aussi nombre de participants se retirèrent du ring laissant face à face Agrippino et Filadelfo.

« Moi, si j'ai bonne mémoire, reprit ce dernier, il me semble que ta France t'a donné du travail certes, mais aussi une belle silicose. C'est pour ça que tu es revenu. Et qu'est-ce qui t'empêche d'y retourner, tu as encore de la famille dans ton pays de rêves. Pourquoi tu restes ici ? Et pourquoi revenais-tu au pays toutes les fois que tu avais trois sous et un peu de temps ? Ils te plaisent les feux d'artifices en l'honneur de nos saints patrons, les guirlandes lumineuses, le kiosque à musique sur la place... Et si les feux duraient moins que tu l'espérais tu râlais plus que nous. Tu t'es bien marié à l'église comme nous tous, et tes enfants ils sont bien baptisés non ? À Noël tu y vas bien à l'église pour voir si on a bien mis l'âne et le bœuf du bon côté, si le ravi est bien à sa place dans la crèche. Et à Pâques tu revenais dès que tu le pouvais. Et aux processions tu y viens toujours me semble-t-il. En revenant au pays tu t'enivrais de ce soleil que tu ne voyais plus dans les boyaux de ta mine, à arracher du charbon pour tes usines. Et avant de partir, toi aussi tu allais ramasser les olives pour trois sous et deux pièces de fromage, mais tu ne l'as jamais coupée la tête de don Isidoro Licodia, ton ancien maître, votre maître à tous. Comme les autres tu n'étais pas content, mais tu la fermais. Toi aussi. Et je passe sur tout le reste, y compris tes larmes quand tu devais repartir... Arrête, arrête, tu me fais de la peine... »

Minniti encaissait les rafales de coups sans broncher. Les mots du barbier lacéraient sa chair comme des rasoirs, des coups bien assenés le renvoyant dans les cordes. Considérant qu'il valait mieux en rester là tant que le match nul était encore possible il se dirigea

*Salvina venue de la mer*

vers la sortie en lançant à la cantonade : « C'est trop facile à cinq contre un, trop facile... Mais ce sont ceux comme moi qui se sont battus pour avoir un peu de terre et vous l'avez eue... »

« Oui, la plus mauvaise... »

« Il paraît que celle de Catane n'attend que la première occasion pour partir » lança à haute voix *mastro* Venerando à moitié rasé. Il avait attendu le départ de Minniti que l'on savait très attaché à Salvina pour évoquer sournoisement le problème qui taraudait bon nombre de consciences *santalfiesi*.

# Chapitres

<b>La délinquante</b>	4
<b>Chapitre 1 - L'appel</b>	7
<b>Chapitre 2 - Salvina « <i>per grazia ricevuta</i> »</b>	15
<b>Chapitre 3 - Société Garduzza &amp; Maresca</b>	23
<b>Chapitre 4 - Ah! Milan</b>	39
<b>Chapitre 5 - Piazza Sant' Ambrogio n°5</b>	43
<b>Chapitre 6 - Vers la montagne</b>	61
<b>Chapitre 7 - Ce pays est le nôtre</b>	79
<b>Chapitre 8 - La petite robe à fleurs</b>	83